

Le Nouveau Courrier de la Presse
LIT TOUT
15, r. du Col. Driant, Paris-1^{er} - T. 261.52

LE MONDE 25 NOV. 1979
5 rue des Italiens
75009 PARIS

FORMES

LA LOGIQUE DU VISIBLE...

Le vrai peintre surréaliste, c'est Orlon Redon. Chaque fois que l'occasion nous est fournie d'un nouveau contact avec ses rêves (1), cette convulsion des contours nets que les visions fan-*la lettre*, non avant l'esprit, surgi de profondeurs combien plus authentiques que l'insolite cultivé pour l'insolite. Peut-être est-ce son souci de sublimer une nature scrupuleusement observée et rendue, de mettre, disait-il, « la logique du visible au service de l'invisible », qui donne son plein sens à l'adjectif surréel. Il est vrai qu'il n'y a rien de viscéral là-dedans, rien qu'une aura spirituelle enveloppant autant les figures lithos, ces eaux-fortes, suggèrent la tautologies. Et il y en a ! Voyez, ou revoyez les dessins inspirés, *la Musique*, le double profil d'*Evocation*, et ces arbres campés dans leur solitude, et *la Réverie*, et les lithographies surtout : *Pégase captif*, les personnages wagnériens, les six estampes de *Songes*, dont les légendes s'accordent avec l'idéal mallarméen, comme le révèle Sophie Monneret. Ces crayons, ces fusains, ces aux contours nets qu'elles visions fan-*couleur* — une couleur qui éclate au demeurant dans les pastels et leurs lumineux bouquets.

Sans vouloir écraser Luc Gerbier (2) sous le poids d'un tel rapprochement, je trouve que dans ses gravures le fantastique naît aussi, et très simplement, des éléments naturels transfigurés, du duel sans merci du noir et du blanc. Paysages de mer ou collines d'Espagne, ou maint autre aspect du monde visible, tout traduit, du moins je le ressens ainsi, les remous d'une agitation intérieure. Les toiles (Gerbier est également peintre), d'une palette plaisante et moins contrastée, reflètent d'autres états d'âme.

J.-P. Hamer (3) va de l'avant sans se préoccuper d'où le vent souffle ni craindre d'être traité de rétrograde, parce qu'avec un art affirmé il persiste à peindre des pommes, des oranges en leur coupe, des intérieurs et des extérieurs dont il éternise les formes lisibles dans l'ambiance d'un calme trompeur. Une sourde inquiétude, une tension quasi douloureuse les habitent. Ce sont elles sans doute qui provoquent des déchirures plus ou moins accusées dans des toiles colorées de préférence en demi-teintes : une intimité qui n'est pas autre chose que le langage du cœur. Langage au second degré. Je ne suis en effet pas loin d'interpréter ces objets plutôt comme des signes. Et puis, dans ces œuvres intemporelles font

irruption des détails qui soudain les actualisent : lampes ou fils électriques, appareils téléphoniques, tuyaux d'arrosage... Le tout baignant dans une atmosphère japonaise avouée. Hamer ne s'en cache pas. Deux ans d'un travail opiniâtre se sont poursuivis parallèlement avec un approfondissement de la culture nipponne, littéraire et picturale. Non pastichée, mais assimilée.

La peinture de Claude Georges (4) est de très grande classe. Je dois l'avoir déjà dit l'autre année, et je voudrais le répéter avec plus de force, car ses tableaux récents, de même que ses encres et ses gouaches, me semblent encore supérieurs aux précédents. On est fasciné par les vastes paysages — car ce sont, ce furent des paysages, n'est-ce pas : du moins on a le droit de les imaginer ainsi — ces étendues arides durement architecturées, aux arêtes coupantes, aux éléments décomposés, parfois dominées par de rocheuses pyramides tronquées, ouvertes sur des flaques bleues, et qu'animent des accords jaune indien. Roideur apparente : un œil un peu attentif sera surpris par le raffinement extrême des gris qui envahissent, comme des nuages qui passent, les interstices de cet univers minéral éclairé de sa propre lumière. De s'être peu à peu et totalement maîtrisé, l'art de Claude Georges n'a rien perdu de son ardent dynamisme. Au contraire.

Les cinq toiles de mêmes dimensions (167,5 x 167,5 cm.) que présente le jeune peintre québécois Richard Mill (5) sont élaborées sur un canevas identique : carré coupé en deux par une diagonale, et cette aire, celle de gauche, divisée à son tour par l'autre diagonale, divisée à son tour par l'autre diagonale stoppée en son milieu en deux nouveaux triangles. La rigueur même d'une telle armature laisse le champ libre à la création, à cinq compositions différentes d'une coloration subtile, à l'alternance ou au mariage heureux des formes nettement triangulées et des manifestations mouvantes de l'émotion. Le cérébral et le sensible réconciliés.

JEAN-MARIE DUNOYER.

(1) Le Bateau-Lavoir, 18, rue de Selne.

(2) Chez Claude Hémy, 3, place du Marché Sainte-Catherine.

(3) Galerie Coard, 12, rue Jacques-Callot.

(4) Galerie Regards, 40, rue de l'Université.

(5) Centre culturel canadien, 5, rue de Constantine.

Le Nouveau Courrier de la Presse
LIT TOUT
15, r. du Col. Driant, Paris-1^{er} - T. 261.52.15

LIBERATION 26 NOV. 1979
27 rue de Lorraine
75019 PARIS

EXPO-HEBDO

Planter 500 m² de lianes géantes moulées en glace colorée sur une plage à marée basse et observer qui du soleil ou de la mer montante détruira ces lianes... Il s'agit du projet d'Action de Bernard Turin, peintre et sculpteur. Entre le Land Art et le happening, un film vidéo-témoin, à la Galerie Oudin, 28 bis bd Sébastopol.

Au Centre Culturel Canadien, 5 rue de Constantine, 7^e, de la peinture ; plus précisément cinq toiles récentes du peintre québécois, Richard Mill : fêter avec lui son retour de la couleur après une recherche de type minimaliste et ses tableaux géométriques. Cinq acrylique sur toile. 1979. La couleur en fête, encore, écarté le figuratif, dans les tableaux récents Jean Pierre Pincemin. A la galerie de France, 3 fg Saint Honoré. 1^o. Noir, gris, beige ; des toiles grandes. Quand les couleurs de cet ancien de support-surface ne troublent en rien, essayer, « Psychose » ou les peintures fantastiques de Théa Bernard à la Galerie du Chardon, 76 rue Mouffetard. 5^o. Et pour hurler d'effroi : les peintures de Felix Labisse, de 1929 à 1951 réunies à la Galerie Isy Brachot, 35 rue Guénégaud, 6^o.

Reste la Galerie JP Lavignes, 15 rue Saint Louis en l'Isle 4^o. Et le très jeune peintre, JC Meynard : le jeu, l'angoisse « Série Noire » avec des références soulignées à Hitchcock, Patricia Highsmith, des dessins précis et des effets hyperréalistes.

C.N.